

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les moeurs d'Outremont

Gilles Constantineau

Volume 5, Number 4 (28), July–August 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30245ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Constantineau, G. (1963). Les moeurs d'Outremont. *Liberté*, 5(4), 304–309.

Les moeurs d'Outremont

Ce n'était certes pas rue Saint-Denis nord, à la hauteur de la gare Jean-Talon, là où j'avais vécu jusqu'aux premières années de l'adolescence, que le milieu ni le ciel, qu'on voyait peu, ni les arbres, qu'on coupait impitoyablement, ni les gens, de grise mine et mauvaise graine, pouvaient éveiller ni soutenir ensuite la curiosité ni la conscience. Des bruits de la nuit, les seuls dont j'aie durant ces années-là conservé le souvenir sont d'abord celui des locomotives à vapeur, dont les roues patinaient en haletant lorsque les convois démarraient et qu'on entendait bien quand le ciel était bas; puis celui des maraudeurs qui, silencieux comme des rats, tentaient souvent de ronger le bois de la porte d'arrière, à la hauteur de la serrure; à l'aube, celui des sifflets grinçants des usines voisines; et même le dimanche, dès cinq heures et demie, le clocher de Saint-Edouard qui invitait la meute des fidèles au temps terne qu'il coiffait et dont les piliers de la nef étaient en marbre de papier peint luisant de crasse.

Il n'y a plus de locomotives à vapeur. Les sirènes grimaçantes ont aussi disparu, mais les cloches de Saint-Edouard m'ont laissé aux entrailles un écho nauséeux.

C'est à Outremont, dans l'enclave des plus bourgeois et des plus professionnels des bourgeois et des professionnels et des marchands d'épices et des bandits montréalais, quand s'y fut installée ma famille, que j'assistai à l'éclosion du désir d'ap-

(Cet extrait est tiré d'un roman provisoirement intitulé "Constance".)

prendre et de comprendre, à celle de la première communion avec une nature à la fois mesquine et merveilleuse, à celle des conflits familiaux, à celle de la sexualité qui n'était pas sans rapports avec l'autre, à celle enfin d'un premier amour qui participait étroitement aux deux conflits précédents.

Cette nature dont je parle était tout urbaine et n'échappait guère aux défauts du macadam et du béton. Leur étreinte l'étouffait parfois, selon le relief et le terrain; ou ailleurs, libre et délictueuse, elle s'épanouissait en de luxuriants herbages. Pourtant quelques rues suffisaient à l'image. Le Chemin de la Côte Sainte-Catherine, à partir de la rue Mont-Royal jusqu'à la rue Bellingham qui montait vers l'université, valait tous les parcs, tous les jardins imaginables: l'été, couvert d'un rets somptueux de branches de chêne et d'érable; l'automne, l'allure d'un grand sentier tant il y avait de feuilles mortes sur les trottoirs; le printemps, large et frais, gluant de soleil, et rose de millions de bourgeons pullulants.

J'y découvris à 16 ans, sollicité par eux et déjà trouvant difficile de dormir plus tôt, que les premiers cris des oiseaux s'élevaient peu avant quatre heures du matin. Assis sur les marches du perron, le dos à l'une des colonnes qui soutenaient la galerie du premier étage, il m'arrivait souvent de griller le matin, enveloppé de fraîcheur et d'ombre, deux ou trois cigarettes dont j'envoyais rouler les mégots dans le gazon, d'une chiquenaude paisible. C'est au même endroit qu'un jour j'avais souhaité qu'on découvrit ce système où toutes choses, toutes pensées, toutes actions, qu'on les prît en bien ou en mal, eussent souscrit en leur mesure à une immense mécanique, essentiellement bonne.

La crainte des châtiments surnaturels, à la naissance de la sexualité agissante, n'était pas étrangère à cette recherche. Mais c'est de l'enfer qu'il s'agissait surtout; quant au purgatoire, j'avais cessé d'en prendre la menace au sérieux en me posant une simple question: on le concevait comme un supplice fini et il fallait admettre qu'il prendrait fin avec la fin du monde; mais comment allaient s'en tirer ceux qui ne mourraient que peu avant, ou pis encore ne mourraient qu'avec elle?

Au nom de quelle justice allaient-ils être graciés? Par quelle vertu expiatoire de quel phénomène apocalyptique dont il était invraisemblable que l'horreur surpassât, dans son exécu-

tion instantanée, celle des camps de concentration de la deuxième Guerre ou celle du bombardement de Nagasaki, lentes, épouvantables et écoeurantes?

L'enfer était autre chose. On avait beau s'interroger sur la nature réelle des flammes promises aux damnés, en rire comme d'enfantines images, c'était justement la bonne et profonde terreur enfantine, le choc infernal infligé à des crânes qui n'étaient pas fermés encore, qui se regimbaient. Rationaliser alors, c'était ratiociner; on exacerbait le complexe. Il était préférable de replacer l'animal dans sa boîte et de s'asseoir sur le couvercle pendant quelques années. Je refusais de penser à l'enfer parce que je commençais à croire qu'il y avait de sérieuses raisons d'en douter, que l'invraisemblance du purgatoire mettait l'éternité en question et que par ailleurs chaque molécule de mon organisme résistait à ces doutes.

Je m'assis donc sur le coffre, et ce fut le printemps, qui revêtit la forme d'une fleur que me donna Nicole et me fit prendre connaissance de mon sexe.

Elle était jeune, plus jeune que moi, je crois qu'elle n'était pas très belle mais nul n'en avait cure à cet âge, il lui suffisait d'avoir des traits agréables, peu de boutons, beaucoup de gentillesse et de la chaleur à l'oeil et au sourire. Noire et la chevelure abondante, la lèvre épaisse; le goût du parfum coûteux et du non-conformisme de millionnaire, frustré continuellement parce que son père n'était que fonctionnaire; bien rétribué certes, mais non millionnaire: telle était Nicole, à 17 ans. Au mois de mai elle me tendit le premier brin de muguet de ma vie, au-dessus d'une table de La Petite Chaumière, le restaurant chic de Côte-des-Neiges. Au mois d'août, nous couchions ensemble. Il faut savoir comment!

Notre virginité était tout aussi profonde. Elle était de coeur, plus que de corps.

C'est la raison, probablement, de l'intrépidité avec laquelle, pendant les deux années qui suivirent, nous avons procédé à l'inventaire de nos richesses corporelles et de la munificente variété de sentiments et de sensations pures, nouveaux et insaisissables, que le rapprochement nous ouvrait, bien qu'il nous manquât toujours la connaissance précise des mécanismes physiologiques fondamentaux.

Nicole habitait un immeuble d'appartements, rue Laurier, presque au sommet du grand angle évasé que cette rue dessine, là où elle touche au Chemin de la Côte Sainte-Catherine. Deux intersections plus loin, la maison de ma famille. Il n'y avait que quelques pas à faire pour nous voir. Passé le premier été, je les fis de plus en plus souvent en direction de chez elle. Nous nous livrions, bien sûr, comme tous les adolescents, aux distractions conventionnelles, cinéma et petites parties inoffensives, ou promenades alanguies et insipides sur le flanc vert du Mont-Royal. Mais nous avons vite constaté que l'après-midi était souvent plus favorable à d'autres ébats. Le père et la soeur au bureau, la mère dans les grands magasins où elle avait la manie dispendieuse d'acheter de hideux abat-jour pour son salon aux murs mauves, le logis restait vide jusqu'à cinq heures, plusieurs jours par semaine. Et comme nos congés d'étudiants coïncidaient souvent, je fus vite renseigné sur l'irremplaçable parfum du lit d'une jeune fille.

Il n'est pas une exploration sexuelle à laquelle nous ne nous abandonnâmes pas alors. Nous y mettions tant de ferveur que bien des fois nous n'étions ramenés à la réalité que par les pas calculés de son père, dont la cage sonore de l'escalier principal amplifiait fort heureusement le bruit.

En quinze secondes d'une pagaille folle, tout rentrait dans l'ordre. Et pendant que le maître des lieux refermait précautionneusement la porte d'entrée, je filais allègrement par l'escalier de service et Nicole donnait un dernier coup de pied, pour les pousser plus loin sous son lit, derrière les pans d'une couverture de soie bleu sombre, à quelques serviettes imbibées de sperme.

Aux yeux des copains de collège, toute cette activité d'alcôve ne constituait qu'un immense exploit dont je me glorifiais agréablement. Il ne m'importait pas, il n'importait à aucun de ceux qui avaient mon âge, que le succès de nos relations avec les camarades de l'autre sexe ne tînt compte ni de l'intimité à laquelle parvenaient à s'élever les rapports, ni de l'envergure des échanges, des concessions réciproques (et encore moins du degré d'attachement), ni de l'absence d'une certaine technique dont l'acquisition, je ne le découvris que plus tard, se réalise rarement de façon empirique. La qualité à cet âge-là n'était

que secondaire, pour tout dire, et la quantité revêtait beaucoup plus d'importance, parce que plus prestigieuse.

Il courait, dans nos cercles, d'étranges rumeurs, entachées peut-être de fabulation, sur l'émancipation de certaines filles qui fréquentaient les couvents à la mode des snobs; notamment, le couvent Jésus-Marie, ultramontain par excellence. Le bruit, pendant plusieurs années, prêta à deux ou trois élèves de cette maison le magnifique destin d'être les maîtresses d'autant de nos confrères, pupilles des jésuites de Jean-de-Brébeuf; fils de bouchers, héritiers de grandes salaisons, réjetons de fabricants de chemises qui une ou deux fois par semaine, quand papa filait doux, pouvaient faire crier les pneus de lourdes Olsmobiles familiales, avec un air de détachement somptueux et arrogant, sur l'asphalte de l'allée qui passait en hémicycle devant la porte du collège.

Mais pour la majorité la puissance de séduction avait peu de valeur et se résumait la plupart du temps à se nouer une cravate propre au col d'une chemise fraîche. Il importait davantage de se vanter quantitativement: de faire savoir qu'on avait réussi à *necker* tant de fois avec la même fille, ou une fois ou deux avec tant de filles; qu'on était parvenu à effleurer un bout de sein ou qu'enfin, ultime réussite, on avait, de la pointe de son médius, touché, touché un clitoris, au bas d'un promontoire duveteux, on ne pouvait dire plus exactement où, malaisément coïncés sur une banquette d'automobile, à la lueur des réverbères parcimonieux du Summit Circle, au faite de la montagne; quand ensuite on avait allumé une cigarette et qu'on s'était passé le doigt sur le bout de la langue pour l'en débarrasser d'un grain de tabac, on attendait au lendemain pour confier naïvement aux camarades qui éclataient de rire: "Ça a un petit goût salé..."

Naïveté au reste si humiliante qu'elle ne durait guère et s'il en restait des vestiges, ils n'étaient que superficiels et trompeurs. Ainsi de Benoît S..., fils d'un médecin digne et scrupuleux, qui le samedi soir traversait Outremont à bicyclette et abandonnait le vélo contre les arbustes de notre parterre, pour se rendre à pied et plus noblement sur les collines du versant ouest du Chemin Sainte-Catherine, au domicile de Mariane B..., fille d'un gros entrepreneur, qui tous ces soirs-là, les parents absents et les domestiques en congé, lui permettait les plus

intimes privautés, pourvu qu'elles s'exécutassent non dans les chambres, mais au salon, de préférence sur l'épaisse moquette où, plus chats que tigres, ils se croyaient peut-être en pleine jungle. Mais la mine qu'il avait, lui, quand par hasard je le croisais dans l'allée qui menait à la porte, était celle d'un chérubin aux cheveux blonds; son innocence ravissait mes parents, comme elle charmait les siens.

Le chérubin qui manquait un peu d'exubérance fut rescapé et vite ranimé par *Miss B...* (elle était Canadienne française), la gouvernante à laquelle sa soeur aînée, mariée à un Sud-Américain, confiait le soin de ses deux enfants, et qu'elle trimballait avec elle en tous ses voyages.

Dans l'immense maison de l'austère docteur, au coeur d'Outremont, *Miss B...* gardait les petits le soir, et s'ennuyait beaucoup. Affectueuse, elle s'envoya Benoît à la première occasion. Il me raconta par la suite, avec un cynisme très emprunté, qu'en faisant l'amour elle balbutiait incontrôlablement le nom de l'amant qu'elle avait laissé au Brésil pour quelques semaines. Mais lui connaissait bien déjà le mécanisme des phantasmes et prit la chose avec bonne humeur.

Elle lui en fut reconnaissante et lui traduisit ce sentiment en lui enseignant de son art au moins les rudiments; elle fut, en quelque sorte, son professeur d'amour. Je crois que certaine d'être, des deux, seule à tirer d'immenses avantages de ces rapports, elle ne devina jamais quel insigne service elle lui rendit, à lui.

J'eus, de mon côté, un apprentissage plus long et plus lent. La bonne volonté de Nicole m'épargna au jeu du décompte; s'il était entre elle et moi peu question de qualité, le nombre de nos rencontres ne compta non plus guère. Durant deux années nous flottâmes dans une sorte de liquide amniotique fait de nos découvertes et des petites joies simples de l'amitié.